

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3003

SAMEDI 10 JUILLET 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LES TOURNÉES DU GÉNÉRAL DUBAIL

Le « terrain » a des exigences auxquelles nul ne saurait se soustraire. C'est ainsi que l'on voit ici le général Dubail, en tournée dans les Vosges, chevaucher une modeste mule, tout comme le ferait un simple chasseur alpin.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LE CRIME DU CHATEAU DE CARLSRUHE

Je suppose bien que personne n'y a pensé ; pas plus les courageux aviateurs qui sont allés survoler la capitale du duché de Bade, que les innombrables lecteurs qui ont applaudi à cet exploit. Il faut être un de ces demi-fous qu'obsède la curiosité du passé pour établir un rapprochement quelconque entre les bombes françaises tombées, il y a quinze jours, sur le palais grand-ducal de Carlsruhe et le crime qui s'est perpétré, il y a un siècle, dans ce même château ; crime commis en haine de la France et qui, dans le futur palmarès de la vallée de Josaphat, remportera peut-être le prix réservé aux plus grands forfaits, tant il fut cruellement combiné, exécuté et prolongé durant de longues années de martyre pour ses deux victimes innocentes.

Il faut rappeler que, à l'époque du premier empire, le grand-duc régnant de Bade, Charles-Frédéric, étant veuf, avait épousé morganatiquement la comtesse de Hochberg, femme ambitieuse, dont il avait plusieurs enfants. Ceux-ci, en vertu des constitutions grand-ducales, ne devaient avoir droit au trône que s'il se trouvait vacant de titulaire appartenant à la ligne directe. Or, de son premier mariage, Charles-Frédéric avait un héritier, désigné tout naturellement pour lui succéder. La volonté de Napoléon, alors toute puissante en Europe, avait marié ce futur souverain de Bade à la jeune et charmante Stéphanie de Beauharnais que l'Empereur avait adoptée pour fille. La comtesse de Hochberg, atteinte dans ses ambitions secrètes, mit tout en œuvre pour susciter la discorde entre Stéphanie et son mari. A force de calomnies et de tracasseries, elle parvint à séparer les deux époux, et à inspirer à toute la cour la haine de la Française, qui, douce et résignée, vivait quasi recluse dans ce sombre palais de Carlsruhe, sans confident, sans ami, n'osant même pas donner un ordre à ses domestiques, espions aux gages de son impitoyable rivale. Parfois, à bout de courage, prise de la nostalgie de Paris et de la France, Stéphanie écrivait à son père adoptif et lui peignait sa vie misérable. L'empereur, dont ce mariage servait la politique, l'exhortait à prendre patience et à redoubler de mansuétude, assurant qu'elle avait un bon mari et qu'elle ne pouvait manquer d'être heureuse.

La Française suivit si docilement ces conseils que l'époux prévenu finit par la prendre en pitié ; de la pitié naquit l'amour et c'est ainsi qu'au mois d'octobre 1812 Stéphanie de Beauharnais, princesse héritière de Bade, donna le jour à un fils. C'était la ruine définitive des espérances de la comtesse de Hochberg ; cette naissance, en assurant la perpétuité de la lignée grand-ducale, rejetait ses enfants loin du trône et réservait la couronne à un rejeton de sang demi-français, inféodé d'avance à l'aventurier qui régnait sur le monde. Dissimulant sous ce prétexte de politique allemande ses convoitises maternelles, faisant valoir que le Bonaparte, empêtré et demi-vaincu en Russie, n'était plus à craindre, la comtesse de Hochberg chapitra son faible époux, le grand-duc régnant, sur l'esprit duquel elle régnait despotiquement, et le persuada de la nécessité de faire disparaître l'enfant nouveau-né. Le crime fut résolu.

Dans les nuits qui suivirent la naissance du petit prince, les serviteurs du château, tremblants de peur, virent glisser, au fond des galeries, la pâle silhouette d'un fantôme qui passait, silencieux, de salles en salles et que chacun fuyait terrifié. C'était « la dame blanche de la maison de Bade », l'apparition surnaturelle qui se manifeste à l'approche du trépas d'un prince. Aussi personne ne fut-il étonné quand, le 15 octobre 1812, on apprit que l'enfant de Stéphanie et du prince héritier venait de mourir. On cacha ce malheur à la mère, encore alitée, en se réservant de le lui apprendre quand elle aurait recouvré ses forces. La succession au trône revenait de nouveau à l'aîné des enfants de la comtesse de Hochberg, un vrai Allemand celui-là, et l'on était délivré du rejeton de la Française détestée ; de sorte qu'on se consola vite. Pas la mère cependant qui, lorsqu'on jugea bon de l'aviser, les funérailles et les cérémonies de l'inhumation terminées, pensa devenir folle de douleur et

réclamait de voir le cadavre de son enfant, triste faveur que — par commisération — on s'obstina à lui refuser.

L'enfant pourtant n'était pas mort. Soit qu'on ne fût pas encore bien sûr que l'étoile de Napoléon pâlisait, et qu'on n'osât pas créer de l'irréparable ; soit qu'on eût hésité devant l'égorgeage d'un baby de quinze jours, la *dame blanche*, dans ses randonnées solitaires à travers le château, avait simplement substitué dans le berceau un cadavre de nouveau-né au petit prince bien vivant qu'elle avait emporté sous les plis de son linceul et remis à deux serviteurs, complices grassement payés, nommés Burkard et Sauerbeck, avec ordre, non de le tuer, mais de s'arranger de façon à ce qu'il ne soupçonnât jamais son illustre origine. Des faits qui suivront on peut, sans témérité, conclure que ces deux hommes, effrayés de leur responsabilité, n'emportèrent pas loin celui qu'ils savaient être l'enfant de la fille adoptive de Napoléon ; soucieux de ménager l'avenir, ils l'élevèrent d'abord avec soins et prévenances dans quelque demeure seigneuriale, voisine du château grand-ducal de Carlsruhe. Mais, trois ans plus tard, le redoutable protecteur du petit être étant définitivement enchaîné et destiné à mourir sur le rocher de Sainte-Hélène, Burkard et Sauerbeck, délivrés d'un pesant souci, et sûrs que personne jamais ne leur demanderait compte du dépôt qui leur avait été confié, accomplirent strictement leur effroyable mission et le légitime héritier de Bade, condamné à l'imbécillité, fut traité par eux comme un animal, enfoui dans un terrier, où jamais il ne devait voir figure humaine, réduit à vivre dans l'inaction de façon à ce que son intelligence s'atrophieât et qu'aucun souvenir marquant ne put se fixer dans sa mémoire débile. Tel est le crime du château de Carlsruhe ; il n'a rien à céder, en atrocité, à l'acharnement des révolutionnaires français contre le fils de nos rois, — forfait dont les Allemands font profession de se voiler hypocritement la face ; — il le surpasse au contraire en ignominie puisqu'il fut froidement combiné et accompli, non par des gens du peuple égarés et anonymes, mais par des princes régnants, sûrs de l'impunité, obligés par leur rang à donner l'exemple de toutes les vertus, et dont les descendants actuels n'ignorent pas à quel crime ils doivent de posséder la couronne.

Le reste de l'histoire, le monde entier le connaît : le lundi de la Pentecôte de l'an 1828, un cordonnier de Nuremberg, debout sur le seuil de sa porte, aperçut venant à lui dans la rue déserte, un grand garçon qui paraissait avoir environ seize ans, et qui marchait en titubant comme si le soleil l'aveuglait ; il se tenait avec peine sur ses jambes, et comme le cordonnier, pris de pitié, lui demanda où il allait et s'il n'avait besoin de rien, l'inconnu balbutia quelques mots incompréhensibles où l'on crut distinguer qu'il se dirigeait vers la porte neuve. Les curieux s'attroupèrent ; ils considéraient avec stupeur ce sauvage étrangement vêtu, et dont les pieds, mal habitués sans doute à la marche, étaient en sang. On l'interrogea : d'où vient-il ? Quels sont ses parents ? Connaît-il quelqu'un à Nuremberg ? Mais on s'aperçut bien vite que, malgré ses efforts, il ne peut parler. Des sons inarticulés que sa gorge émet, on croit comprendre qu'il s'appelle Gaspard Hauser, et c'est sous ce nom qu'il est écroué comme vagabond à la prison de la ville.

On le fouille : ses poches ne contiennent qu'un chapelet de corne, un petit livre de piété et une lettre adressée au capitaine d'un détachement de cavalerie en garnison à Nuremberg. Cette lettre, non signée, explique que Gaspard, à la charge d'étrangers depuis 1812, vient d'atteindre l'âge d'être cavalier comme son père ; on le recommande à la protection du capitaine et la lettre assure, d'autre part, que toutes les recherches pour découvrir l'origine du jeune homme et l'endroit où il a été élevé jusqu'alors resteront vaines.

En moins d'une semaine, tout Nuremberg était en émoi. Ce mystère tournait les têtes ; on ne s'occupait plus, on ne parlait plus que de Gaspard Hauser. Un médecin de la ville réclama la faveur de l'héberger, se fit fort d'entreprendre son éducation, de pénétrer dans cet esprit obscurci, d'éveiller ses souvenirs et d'éclaircir ainsi l'énigme objet de toutes les conversations. Gaspard se montra élève docile : il apprenait vite,

en dépit d'une sensibilité nerveuse qui le faisait tressaillir au moindre bruit. Il ne paraissait ni sournois, ni méfiant. Quand, au bout de quelques mois, il fut en état de classer ses idées et d'écrire, il raconta que, dans ses plus lointains souvenirs, apparaissait un bel et riche appartement, auquel conduisait un escalier de marbre : il se rappelait aussi une dame à manteau de soie jaune qui se penchait anxieusement sur son petit lit, un défilé de troupes aperçu par une fenêtre et le bruit d'une musique militaire. Puis tout se confondait : il ne voyait plus qu'une sorte de caveau, presque entièrement obscur, où il avait été enterré : un homme dont il n'avait jamais distingué le visage lui passait, sans mot dire, dans ce réduit, du pain, des fruits, du lait, ou des légumes cuits à l'eau, et il avait vécu ainsi, pendant de très nombreuses années, dans la solitude et dans les ténèbres, n'ayant pour amusement qu'un petit cheval de bois dont il se distrait à caresser les formes. Un jour son geôlier lui avait couvert les yeux d'un bandeau, l'avait chargé sur son dos, puis dans une charrette et l'on avait ainsi parcouru une longue route. Il s'était retrouvé seul, aux portes de Nuremberg, un jour de fête, alors que tous les habitants étaient répandus dans les guinguettes et les jardins des environs de la ville.

On n'en sut jamais davantage : des gens de tous rangs et de toute nationalité, — car l'affaire s'était ébruitée et l'Europe entière s'intéressait au sort de Gaspard, — s'ingénierent à découvrir d'où venait l'enfant mystérieux et qui avait commis ce crime inédit ; toutes les tentatives échouèrent, toutes les hypothèses furent réduites à néant. Ces efforts n'eurent pour résultat que de compromettre la sécurité du jeune homme. Ses persécuteurs inconnus, très au courant de sa renaissance intellectuelle et redoutant qu'une lumière subite éclairât par hasard sa mémoire sur certain point précis, tentèrent de le tuer. Un matin Gaspard fut trouvé blessé d'un coup de poignard dont l'avait frappé un homme masqué, caché dans le couloir de la maison.

Il n'était plus en sûreté à Nuremberg ; on l'expédia à Anspach chez un certain docteur Meyer qui consentit à le prendre en pension. Gaspard vécut là quelques mois, suivant des cours et profitant des leçons ; le 14 décembre 1833, on le vit rentrer, chancelant, d'une promenade qu'il avait poussée jusqu'au parc du château, solitaire et couvert de neige. Il balbutia quelques mots : « Jardin de la cour ! L'homme !... avec un couteau !... donné un sac !... frappé !... couru ici !... » Gaspard portait au côté gauche une plaie étroite, mais profonde. On courut au jardin du château ; on y trouva, en effet, une bourse, contenant un papier sur lequel quelques mots insignifiants étaient tracés au crayon. Gaspard mourut trois jours plus tard. A l'endroit de sa tombe s'élève aujourd'hui un petit monument où l'on a gravé ces mots qui résument toute l'histoire : « Ci gît un inconnu frappé par un inconnu... »

Durant bien des années, après sa mort, la curiosité, toujours en éveil, erra parmi les suppositions les plus fantaisistes ; nul ne fit un rapprochement entre l'existence lamentable de Gaspard Hauser et la disparition oubliée et réputée naturelle, du jeune prince de Bade, en 1812. Depuis quelque trente ans seulement, la question s'est éclaircie et un éminent et puissant historien a réuni, dit-on, les preuves du crime de Carlsruhe, preuves qui se sont ébruitées, dont l'ensemble pourtant ne sera officiellement connu que dans un délai assez éloigné. Mais imagine-t-on les tortures d'angoisses de la mère, de l'infortunée Stéphanie de Beauharnais, qui, devenue veuve, assistait au triomphe des enfants de sa rivale, s'était retirée au château de Mannheim, et y vécut presque jusqu'à la guerre de 1870 ? Ce n'est qu'après sa mort que surgit la version de l'origine princière de Gaspard ; elle, qui savait, elle qui était torturée de doutes et qui suivait, par les journaux et les brochures, les péripéties de l'existence énigmatique de « l'enfant de l'Europe », quel cauchemar dut-elle vivre et de combien de douleur et de déchirements expia-t-elle la faute involontaire d'avoir confié son bonheur à une famille de princes allemands, chez lesquels elle ne rencontra, au lieu de soutien et de protecteurs, que des bourreaux et des assassins.

LA FERME DE BEAUSÉJOUR

Parmi les positions qui nous ont été le plus disputées, au cours des combats acharnés qui, depuis de si longs mois, se livrent dans la région champenoise, cette ferme de Beauséjour a eu presque quotidiennement les honneurs du « communiqué ». L'on sait que le but poursuivi, sur ce point de notre front, était de gagner les crêtes au nord des Hurlus, position dominante dont l'occupation devait permettre à notre artillerie d'atteindre, sans doute, le nœud important de Marthois-Challerange, sur la voie ferrée Vouziers-Sainte-Menehould, qui nous rendait maîtres des deux lignes de ravitaillement dont l'ennemi dispose vers Apremont-en-Argonne et vers Bazencourt, au nord de Reims. En outre, au début de l'action, on espérait ainsi retenir le plus longtemps possible sur le front occidental les forces allemandes qui auraient pu être dirigées du côté de la Pologne, et, de la sorte, éviter une nouvelle offensive à nos alliés russes.

Si les opérations nécessitées par cette entreprise nous ont coûté cher, les pertes que nous avons éprouvées ont été compensées par des actes merveilleux d'héroïsme de la part des officiers et des soldats, grâce à la bravoure desquels le fortin de Beauséjour, situé au nord de la ferme du même nom, a été définitivement conquis.

De la Ferme, proprement dite, il ne reste plus qu'un amas de débris dont notre gravure évoque le sinistre aspect, en rappelant, tous les hauts faits accomplis sur ce point depuis l'automne de 1914.

En dépit de contre-attaques multipliées, les Allemands tout en éprouvant de fortes pertes, tant en tués que blessés et prisonniers, n'ont pu réussir à nous reprendre la place, et ils s'y sont



CE QUI RESTE DE LA FERME DE BEAUSÉJOUR

Disputée avec acharnement entre Allemands et Alliés, cette ferme n'est plus que ruines et décombres.

heurtés à la plus énergique résistance de la part de nos hommes. Ceux-ci, une fois de plus, se sont montrés dignes de l'appréciation d'un chef anglais

qui, en admirant leur endurance, s'écriait : « Au lieu de s'épuiser, la valeur des soldats français augmente de jour en jour ».



UN ENTERREMENT PRÈS DU FRONT

Avant de se rendre à la triste cérémonie, sur les cercueils encore vides, les hommes de service se hâtent de prendre une légère collation, puis on ensevelit les victimes du dernier combat, on gagne l'église, et la funèbre pompe se développe, se poursuit jusqu'à ce qu'on ait conduit les morts à leur dernier asile.



DEUX TRANCHÉES DU LABYRINTHE

On sait que nos soldats ont achevé la conquête de cet ouvrage fortifié qu'ils avaient surnommé d'un mot qui le décrit : le labyrinthe. Voici deux tranchées de cette forteresse : Dans l'une on voit un poste de téléphone dont les appareils perfectionnés nous rendent maintenant les meilleurs services; dans l'autre, dorment, sans remords, quelques-uns des soldats qui l'ont conquise.



SUR LE FRONT ANGLAIS : UNE REVUE DE "MASQUES"

C'est un aspect inédit de la guerre... Un médecin-major britannique passe en revue des soldats munis de masques contre les gaz asphyxiants. Tommy n'est évidemment plus l'impeccable gentleman que nous admirions sur nos boulevards; il montre ici qu'il sait sacrifier l'élégance aux nécessités qu'imposent les procédés de guerre que l'Allemagne ose employer.



HOMMES D'ÉTAT ET LEADERS POLITIQUES AUX ARMÉES

MM. Barthou et Joseph Reinach, dans une des tranchées de Carency, s'entretenant avec les admirables soldats qui ont conquis la position.

* DANS LES TRANCHÉES DU FRONT

On sait avec quelle vigilance patriotique, avec quel intérêt passionné les membres des deux Chambres s'occupent de la défense nationale et de tout ce qui concerne nos admirables combattants.

Ces temps derniers, un certain nombre de hautes personnalités du Parlement, hommes d'Etat ou leaders très en vue se sont rendus sur la ligne de feu, ont visité tranchées et abris, ont vécu avec nos superbes troupiers, se sont pénétrés de leurs désirs, de leurs rêves, de leurs espoirs, ont soigneusement noté leurs besoins, leur ont prodigué toutes

les marques de la plus profonde estime et de la plus chaleureuse affection.

De ce voyage faisaient partie M. Louis Barthou, M. Stephen Pichon, M. Joseph Reinach, M. Barrès. Un de nos amis qui, en un point de la route, fut assez heureux pour approcher, de très près, les éminents enquêteurs, eut l'excellente idée de braquer sur eux son objectif, et aussitôt nous envoya les fort curieux clichés dont nous plaçons ici la reproduction sous les yeux de nos lecteurs.

Puis, l'un de nos rédacteurs dès l'arrivée à Paris des voyageurs, alla visiter plusieurs des membres du Parlement qui venaient d'accomplir cette courageuse et si utile randonnée ; il leur demanda leurs impressions, sur tout ce qu'ils avaient été à même de voir et d'entendre. Ce sont ces impressions que nous transcrivons ici, sans y rien changer, naturellement.

Tout d'abord ces messieurs ont constaté avec une bien vive joie que les liens d'affection qui unissent les hommes à leurs officiers, et réciproquement ceux-ci à leurs soldats, ne furent jamais plus intimes et plus forts. Un courant de mutuelle confiance et de commune estime rapproche, les uns des autres, chefs et inférieurs. On sait de part et d'autre qu'on est des braves, capables de tous les héroïsmes, de toutes les abnégations, de tous les dévouements ; on s'apprécie et on se comprend. La discipline n'y perd aucun de ses droits et l'action commune est rendue beaucoup plus efficace, beaucoup meilleure par cette fraternelle union.

Autre constatation tout aussi belle, tout aussi précieuse : sur le front, chacun, du plus grand chef au plus infime troubade, est absolument, nettement persuadé « qu'on les aura », chacun est plein de résolution, de patience et de conviction tenace. Ça prendra le temps qu'il faudra ; on demeurera en campagne le nombre de mois qui seront nécessaires, on subira toutes les privations, tous les avaros qui se présenteront ; mais on sera vainqueur. Toujours le fameux mot de soldat qui eut tant de succès : « pourvu que les civils tiennent jusqu'au bout !... » Quant aux troupiers, eux, ils ne bougeront pas : ils ont le sentiment de leur valeur, de leur force, de leur adresse intelligente. Ils se rendent bien compte qu'ils ont pris « l'ascendant » sur les envahisseurs du mois d'août dernier. Les sacrifices, les morts ne les déconcertent pas. On a



Les délégués du Parlement parcourent les ruines de ce qui fut Carency.



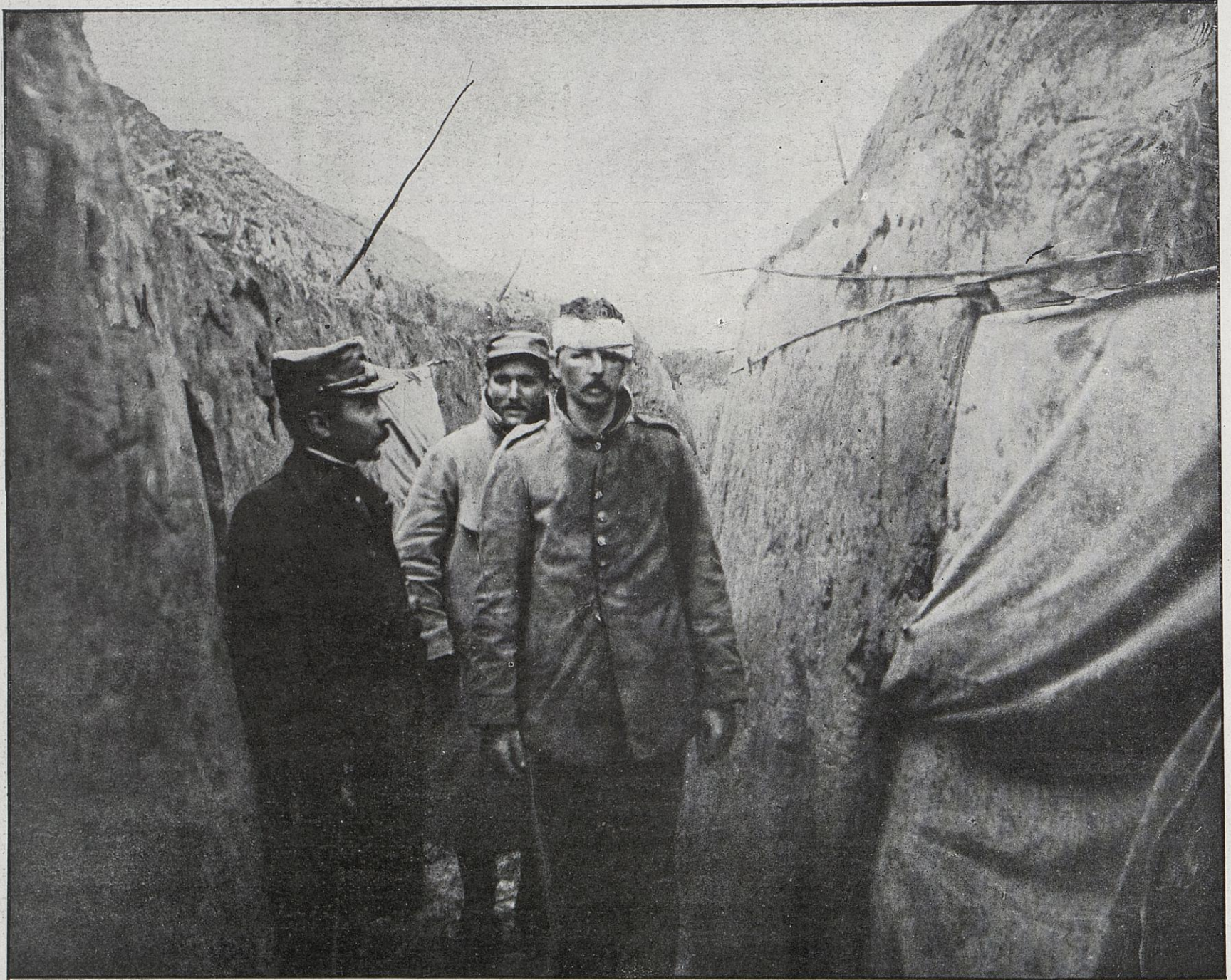
M. Stephen Pichon assis en face de ce que l'on appelle encore "la Kommandatur"; M. Barrès s'entretenant avec les troupiers.

du monde, on est fermes et vaillants, on a de bons chefs, on triomphera finalement. Et comme nos braves pioupioux sont gouailleurs et joviaux, comme ils n'ont pas perdu l'habitude du rire, ils ajoutent toujours, après un instant de silence, le fameux : « Et comment ! » qui est plein de promesses.

MM. Barthou, Pichon, Reinach et Barrès ont été fort impressionnés par le spectacle magnifique et grandiose de cette ardente foi, de ce superbe patriotisme !

Les délégués du Parlement, après avoir admiré la résolution, la fermeté de nos troupiers, ont pu se pénétrer des terribles difficultés de la tâche qui leur incombe. Ces messieurs ont vu de près les tranchées qui sont autant de forteresses inexpugnables ; ils ont aperçu ces défenses qui sont si difficiles à forcer ; ils ont assisté à ces bombardements que l'on a justement dénommés des ouragans de fer et de feu : ils ont entendu parler souvent de ces mitrailleuses qui crachent sans répit, sans arrêt, la mort et qui, à elles seules, effectuent la rude besogne que 250 hommes tirant, sans cesse, n'accompliraient pas ! Et de tout ce qu'ont appris ou noté les envoyés de la Chambre et du Sénat, il résulte une constatation très nette, très impérieuse, à laquelle nous ne saurions attacher assez d'importance : il nous faut encore, en quantité considérable, du matériel de guerre et des munitions ; — comme l'a écrit M. Stephen Pichon, — nous avons besoin « d'artillerie lourde, de mitrailleuses, d'obus à profusion, de canons de montagne et de campagne, de bombes, de grenades, d'avions rapides ». Ne perdons pas un instant, fabriquons, fabriquons ; la victoire est à ce prix, et surtout n'oublions pas ce fait si important, que chez Krupp, jour et nuit, cent quinze mille ouvriers travaillent à la création incessante de pièces et de projectiles de gros calibre. Pour vaincre, nous devons surpasser nos ennemis !

A.-J.



UN PRISONNIER DE MARQUE : LE " COCHON "

C'était un merveilleux tireur. A cause de cette qualité, qui ne leur en paraissait pas une, nos soldats lui avaient donné ce surnom un peu trivial. Mais il arriva que le « cochon » fut blessé et fait prisonnier. Alors on le soigna — et on le traite dans notre tranchée avec les égards que mérite un soldat courageux — et vaincu.

LA PROCHAINE RÉCOLTE

[On s'est préoccupé en divers milieux de la question du ravitaillement civil. Notre éminent collaborateur, M. H. Gomot, sénateur du Puy-du-Dôme, Président de la Commission agricole du Sénat, ancien ministre de l'agriculture, a bien voulu nous donner sur cette question les précisions suivantes:]

Riches et pauvres se trouvent par le fait de la guerre en face des difficultés matérielles de la vie et chacun se pose la même question : Si la paix n'est pas conclue à l'automne quelles seront pour la population civile les conditions de l'existence.

Ils sont nombreux les prophètes de malheur qui parlent de gêne profonde, de détresse irrémédiable et qui vont jusqu'à agiter le spectre de la famine. Ne nous laissons point atteindre par ces prédictions déprimantes. Que nos marchés de toute nature soient moins bien approvisionnés, que certaines denrées augmentent de prix, il faut s'y attendre et s'y préparer. Ce qu'on peut affirmer, dès à présent, c'est que les produits servant de base à l'alimentation ne feront pas défaut.

Le pain est l'aliment par excellence pour les Français. La récolte de l'an dernier a été favorable. Elle a donné environ 88.000 quintaux de blé et nous n'avons demandé à l'étranger qu'un léger supplé-

ment. La récolte de 1915 donne des promesses rassurantes. Le gouvernement a pris d'ailleurs une mesure radicale ; il a fixé un prix maximum de 32 francs les 100 kilos et a établi le régime de la réquisition. La conséquence de cette décision a été d'assurer sur tout le territoire le pain à bon marché. Les économistes ont protesté au nom de la liberté commerciale violée, mais leur voix s'est perdue dans le désert.

La viande a augmenté de prix, comment en serait-il autrement ? Notre troupeau bovin a perdu 5 millions de têtes et des coupesombres continuent. Inquiétante situation, à laquelle on ne pouvait remédier qu'en faisant venir des pays d'outre-mer d'énormes quantités de viandes frigorifiées. On s'y est résolu, et bientôt sur nos marchés la viande congelée prendra place, comme elle le fait depuis longtemps sur ceux de la Grande-Bretagne. L'Etat, marchand de viande ? s'est-on écrié. Où est le mal ? Au milieu des désastres de la guerre, l'Etat va au plus pressé, sans se soucier des principes abstraits.

L'an dernier, nous avons produit des vins en abondance. La récolte actuelle sera moins fructueuse, néanmoins elle viendra puissamment en aide à l'alimentation publique. Nos vins iront reconforter ceux qui vivent dans les tranchées, en attendant que reprenant leur route coutumière,

nos grands crus portent à l'étranger le renom de la France viticole.

Les légumes, les fruits ne nous feront pas défaut. De ce chef nous n'avons rien à faire venir du dehors, car c'est nous qui sommes les plus puissants producteurs.

Le point noir, c'est le charbon. La production a diminué par suite de l'invasion de la Belgique et du Nord de la France, alors que la consommation a sensiblement augmenté. Une hausse s'est produite, il est probable qu'elle s'accroîtra.

Je crois donc que si les conditions de la vie sont plus dures, elles ne mettront pas le pays en péril. Il faut prendre son parti de légères souffrances, et la population civile acceptera courageusement quelques privations. Elle peut se résigner à une gêne passagère en pensant à ceux qui à la frontière préparent nos revanches.

Songez surtout à l'avenir. Qu'importe un arrêt dans notre marche ! Quelques années d'un travail intelligent feront disparaître les ruines. Nous habitons une terre privilégiée de laquelle jaillissent comme d'une corne d'abondance tous les produits utiles, c'est la sécurité. Au point de vue commercial et industriel, nous aurons la liberté des mers, ce sera la richesse.

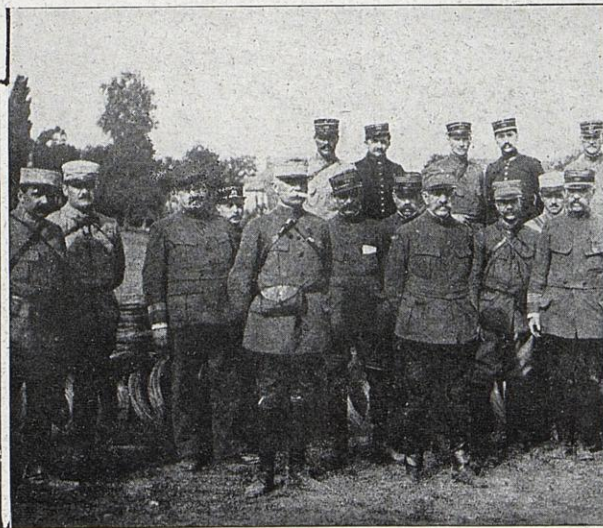
H. GOMOT,
ancien Ministre de l'Agriculture.



La ferme de Moulin-sous-Touvent qui, ces jours passés, fut le théâtre de sanglantes mêlées et qui finalement demeura au pouvoir de nos troupes.



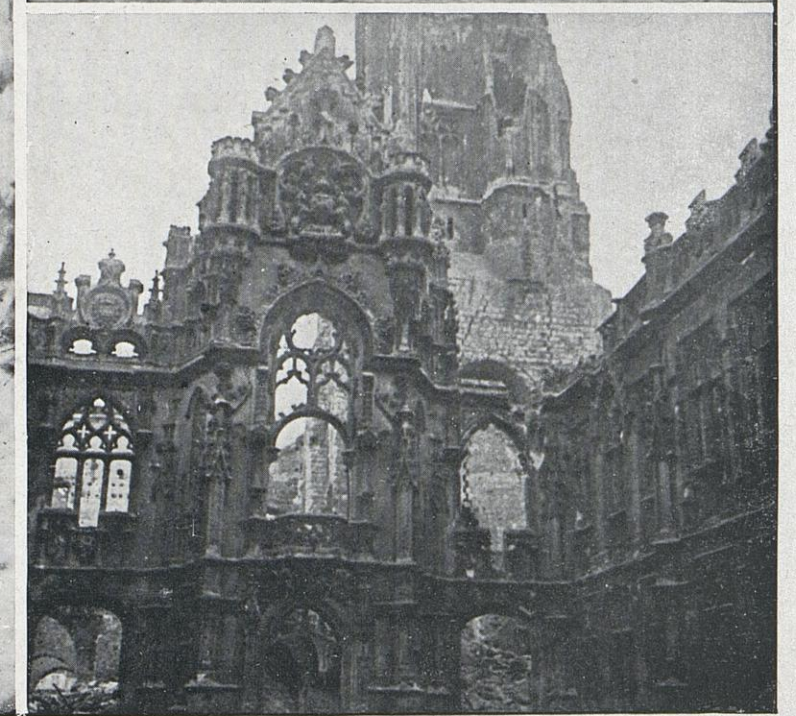
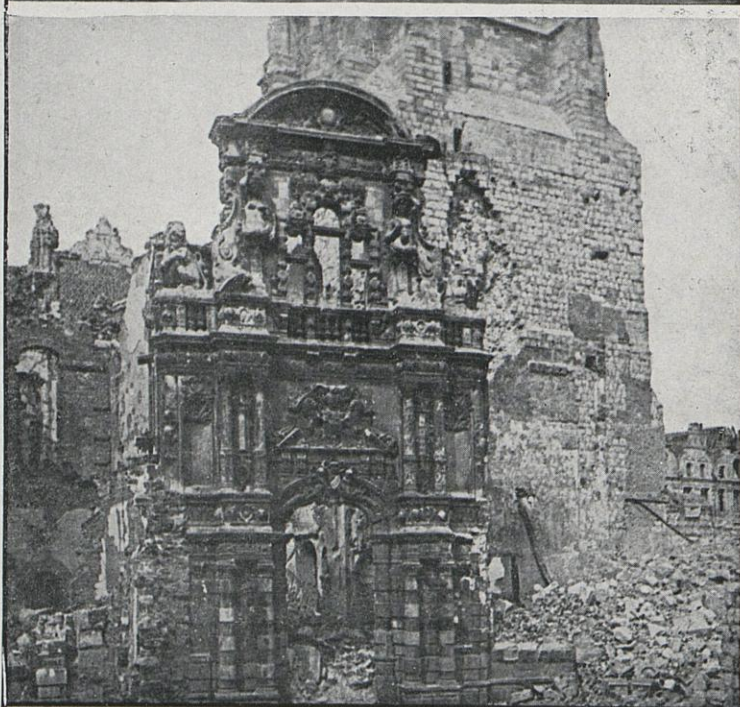
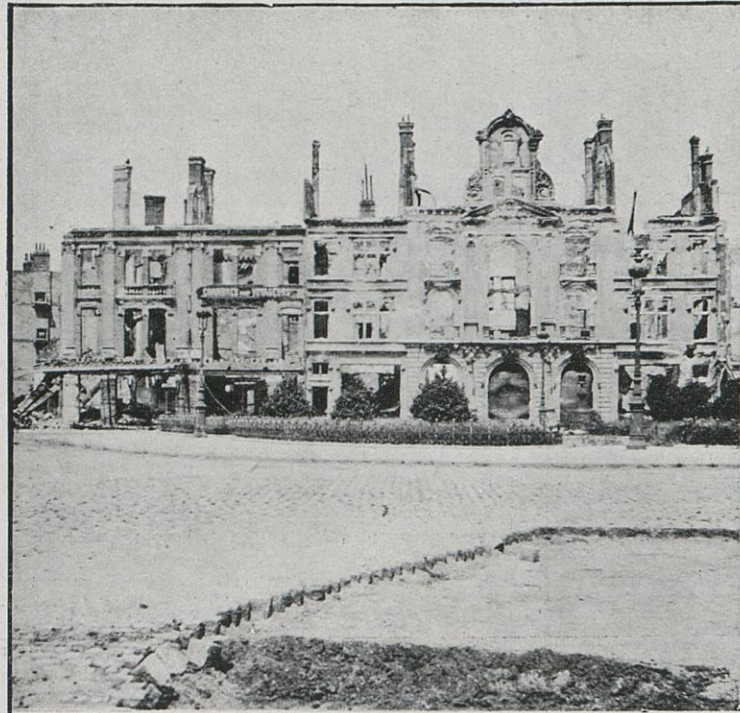
Monseigneur Ruck, aumônier aux armées, reconfortant les blessés. (L'aumônier vient de recevoir la Légion d'honneur et la croix de guerre.)



Le général Drudde donne sur le quai d'une gare de l'arrière un dernier témoignage d'affection aux officiers en partance pour le front.



Nos 75 font une effrayante consommation de munitions. Voici de braves soldats qui leur préparent leur approvisionnement.



QUELQUES VUES PRISES DANS ARRAS BOMBARDÉE

Les Allemands ne renoncent pas volontiers à l'accomplissement d'un méfait, si inutile soit-il. Bien qu'ils sachent maintenant que les Français resteront impassibles devant l'anéantissement des monuments auxquels ils tenaient le plus et dont ils éprouvaient le plus de fierté, ils ont repris néanmoins le bombardement de notre malheureuse ville d'Arras. En une seule journée, nous ont dit les communiqués, plus de 300 obus de fort calibre sont tombés sur les principaux quartiers: la Cathédrale et l'Hôtel-de-Ville ont été de nouveau atteints. Ne parlons pas du beffroi qui n'existe plus. Du merveilleux Hôtel-de-Ville, il ne reste peut-être plus une pierre qui n'ait subi l'injure d'un éclat d'obus...

Nous avons réuni dans cette page quelques photographies prises çà et là dans la ville. Le document central représente la façade la moins éprouvée de l'Hôtel-de-Ville. A droite et à gauche, on verra une maison de la place de la gare, la Tour des Ursulines, la Place des Espagnols, une barricade au coin nord-est de l'Hôtel-de-Ville, une cour et le détail de la façade sud du même monument. La censure ne nous a pas permis de donner plus d'ampleur à cette visite photographique dans Arras bombardée. Mais ces quelques documents suffisent à montrer avec quel acharnement nos ennemis poursuivent la destruction d'une ville d'art innocente qui était l'un des plus gracieux bijoux du patrimoine français.



LA MOBILISATION INDUSTRIELLE EN ANGLETERRE

Jeunes élèves d'un Institut de pyrotechnie, récemment fondé à Londres.

Un atelier de jeunes gens employés à la fabrication des munitions.

LA CRISE DES MUNITIONS
EN ANGLETERRE

Des canons, des munitions !!! Depuis plusieurs mois déjà, telle est la réclamation quotidienne que fait entendre implacablement un de nos sénateurs, convaincu que la victoire penchera définitivement en faveur de ceux des belligérants qui disposeront de la quantité la plus considérable de projectiles. Et tandis qu'en France nous sommes, d'ores et déjà, ralliés à l'idée dont il s'est fait l'apôtre, en réalisant, par tous les moyens en notre pouvoir, une fabrication intensive d'engins meurtriers, l'Angleterre, sous l'empire d'une analogue préoccupation, se prépare à fournir le formidable aliment désormais indispensable aux bombardements incessants nécessités par la multiplication et le perfectionnement des défenses des lignes ennemies dont on ne parvient à se rendre maître qu'en les « arrosant » d'un véritable déluge de projectiles.

On a donc créé, chez nos voisins d'outre-Manche, un ministère des fournitures de guerre qui répond aux nouveaux besoins de la nation, et l'on en a confié la direction à M. Lloyd Georges, « *the right man in the right place* », selon l'expression fort juste de ses compatriotes, pour mener à bonne fin une tâche pour la réussite de laquelle son esprit pratique, sa connaissance des affaires et ses merveilleuses facultés d'organisation le désignaient péremptoirement. Dès son entrée en fonctions, il a voulu répandre la bonne parole, et il ne pouvait choisir, à cet effet, de centres mieux appropriés que Man-



Drapeau de l'Union sur la demeure des munitionnaires.

chester, et Liverpool, ces deux capitales industrielles des Iles Britanniques ; d'un bout à l'autre des trois royaumes, les échos de ses vibrantes et substantielles paroles ont galvanisé l'opinion.

Pour conclure ses éloquentes discours, après avoir démontré que, faute d'un suffisant approvisionnement en munitions, le maréchal French n'avait pu réaliser ses projets d'offensive, il a dit à ses auditeurs que chaque fois qu'ils enverraient aux soldats les munitions réclamées, ils sauveraient ainsi autant d'existences humaines, au détriment, comme bien on peut penser, des adversaires, qu'il importe d'écraser coûte que coûte.

Dès lors, l'enthousiasme est énorme chez nos alliés et le but proposé sera promptement atteint, si l'on en juge par l'activité prodigieuse qui se manifeste en Angleterre où toutes les usines vont être sous peu transformées en atelier ou, pour mieux dire, en arsenal national. Ne voit-on pas déjà, dans l'une de ces usines, un Lord des plus authentiques, tout fier de la besogne d'ouvrier qu'il a sollicitée pour toute la durée de la guerre ? Et les femmes, elles-mêmes, sont prêtes à collaborer, avec tout leur dévouement et tout leur zèle, à la surproduction des munitions qui doit assurer la victoire.

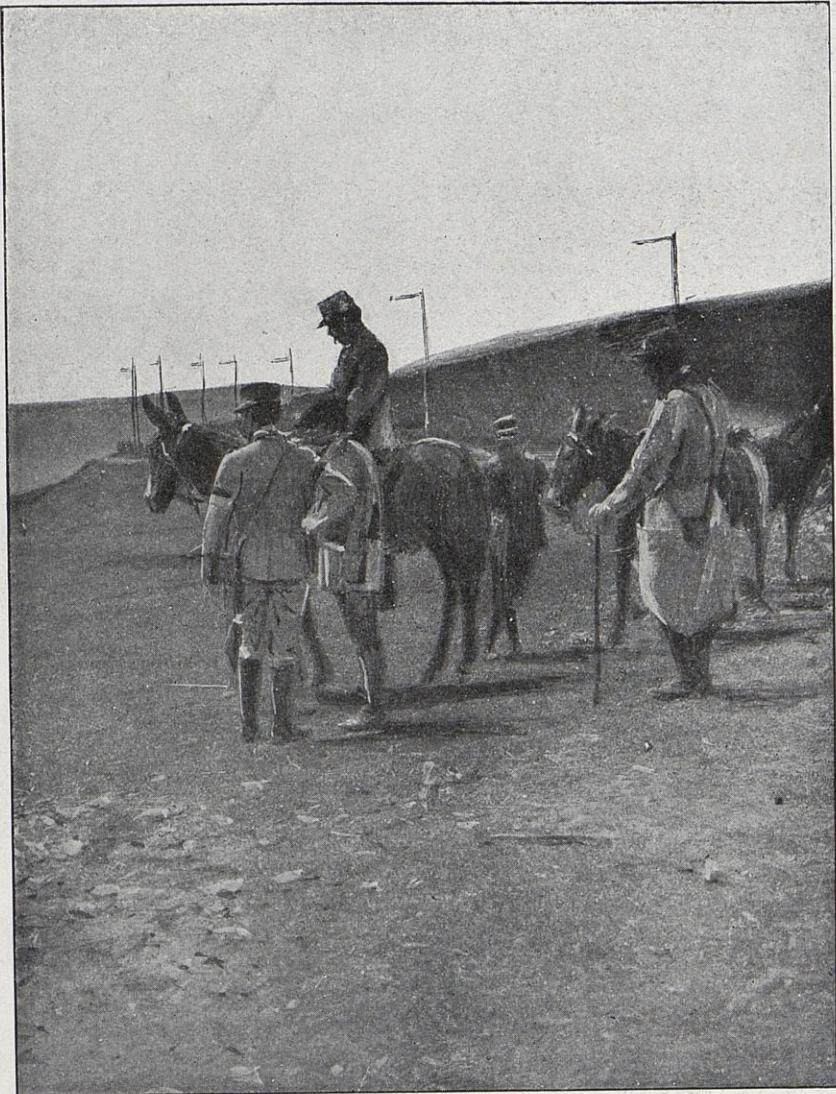
Qui donc a dit que, pour se mettre en mouvement, John Bull avait besoin d'être « poussé à coups de pieds ». Il nous paraît clairement aujourd'hui, qu'il suffit du verbe énergique d'un bon patriote, puisque M. Lloyd George a réussi d'emblée à convaincre les Anglais que plus on fabriquera d'obus, plus vite on en aura fini.



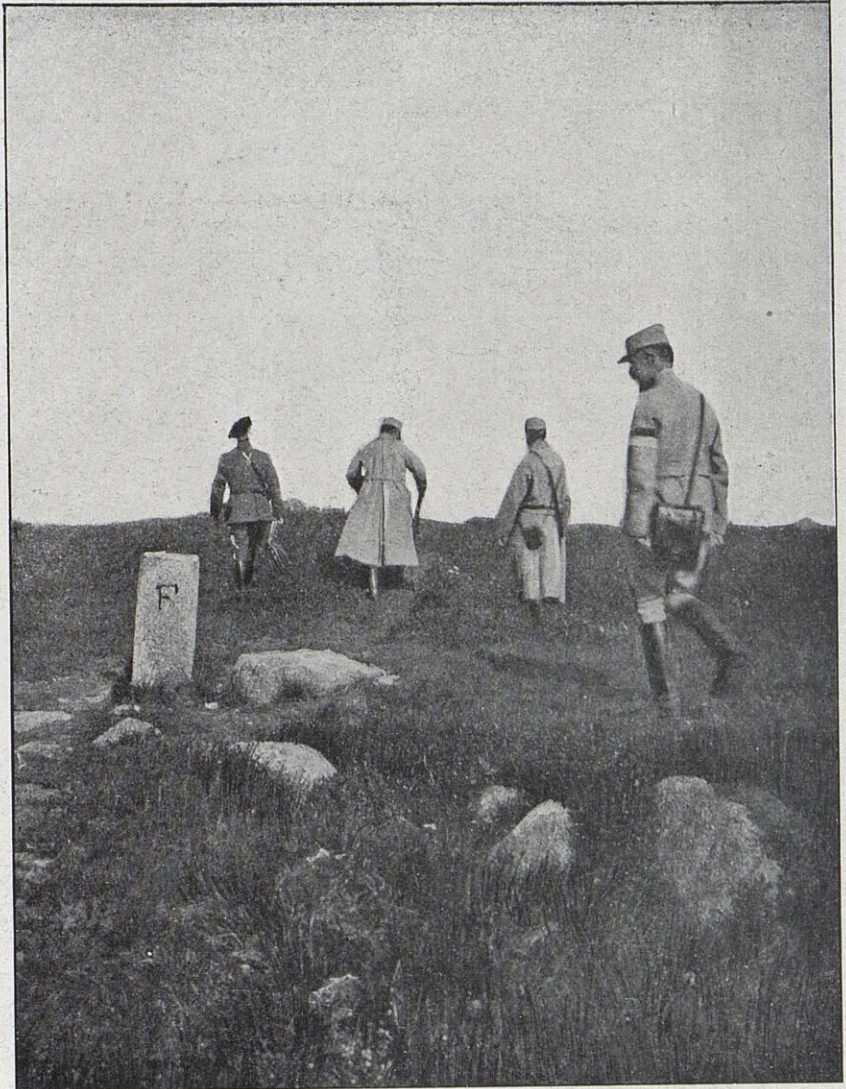
ON SE BAT TOUJOURS A ABLAIN

Le boyau Bonnet et ses défenseurs. Photographie prise au moment, où le boyau vient d'être obstrué par une meule de paille.

Depuis les précédentes actions, pas un jour le bombardement ne s'arrêta : Voici en quel état se présentait la semaine dernière, la mairie d'Ablain.



Monté sur sa vaillante mule le général apparaît, dans la même journée, sur les points les plus opposés d'une région.



Quitte-t-il sa monture, il arpente le terrain comme un jeune lieutenant, voulant tout voir par lui-même.

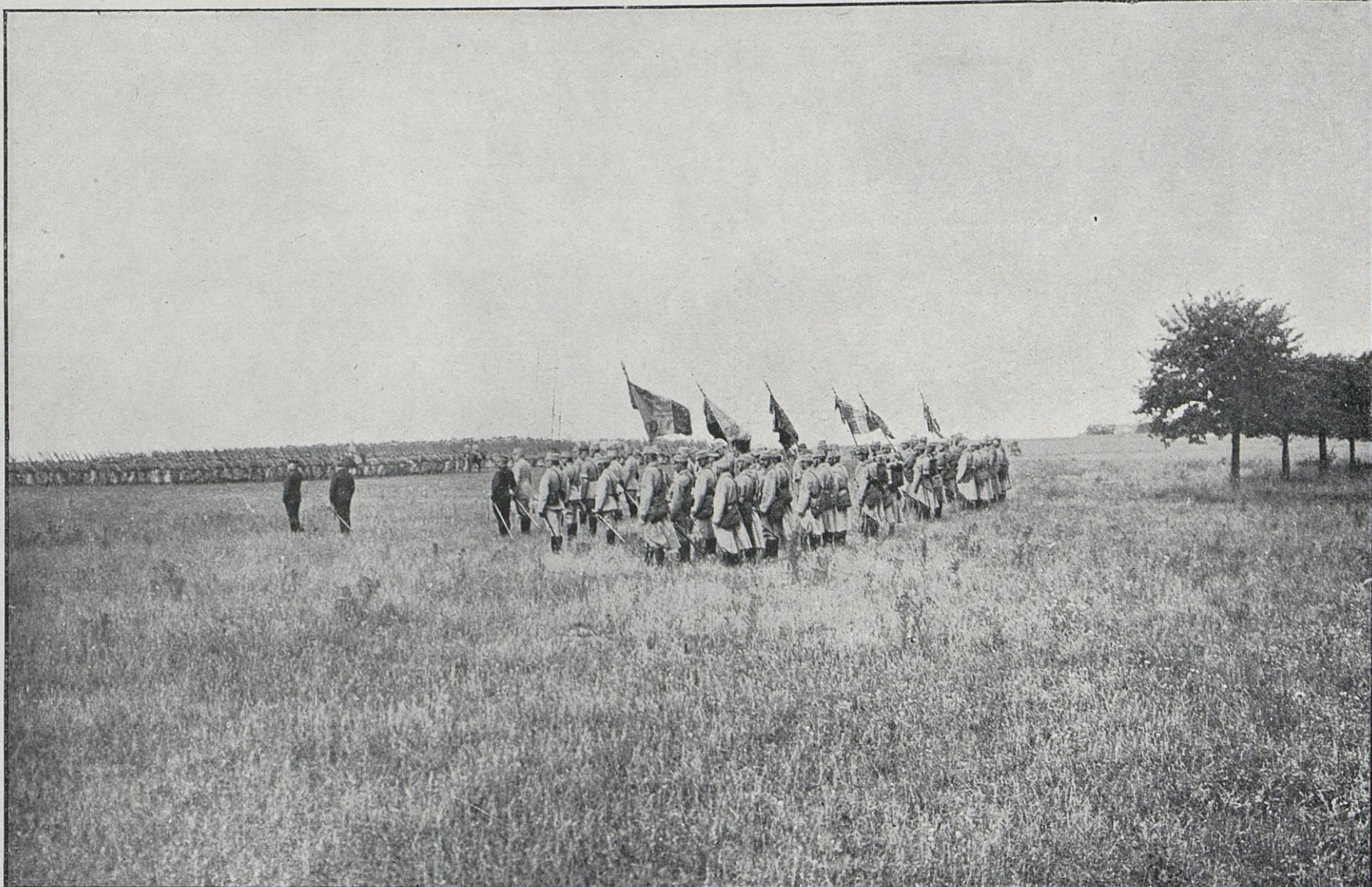


Longuement, soigneusement, patiemment, il étudie le terrain, prévoyant les attaques qui peuvent se produire.



Et non moins soigneusement aussi, il envisage les directions dans lesquelles, le jour venu, s'effectueront les offensives glorieuses.

LES TOURNÉES DU GÉNÉRAL DUBAIL



LE PRÉSIDENT PASSE LA ARMÉE EN REVUE

Le Président de la République a rendu visite ces jours derniers aux armées qui combattent en Champagne. Aux côtés du général Franchet-d'Esperey, il regarda longuement les régiments qui défilaient devant lui et devant les drapeaux largement déployés, tandis que non loin de là le canon tonnait et préparait à nos troupes des gloires nouvelles.



PRISONNIERS ALLEMANDS PRIS AU BOIS-BRULÉ

Dans ce clair et pur paysage de campagne française, si typique, si souriant, combien il est doux de voir passer, prisonniers, — sous la garde de nos vaillants et alertes chasseurs, — ces sauvages allemands qui ont tant rêvé de saccager, de bouleverser tous nos chers horizons.



LA " FURIA " FRANÇAISE (Composition de M. MAHUT.)

Certainement la guerre actuelle, ne fournit pas chaque jour à la vaillance et au superbe courage des nôtres, l'occasion de se montrer, mais vient l'heure de la prise d'une tranchée, lorsque le signal est donné, nos héroïques troupiers s'élancent et d'un seul coup ils retrouvent, actives, vibrantes, toutes les merveilleuses qualités de notre race.

LE FORT DE MANONVILLER

Les conditions de la guerre moderne ont motivé une complète transformation du système de défense des places fortes, et l'on sait comment tous les forts de France et de l'étranger ont dû être aménagés selon les derniers perfectionnements, depuis que l'on a adopté l'emploi des obus à explosifs dans la guerre de siège.

Jusqu'à ce jour, nos stratégestes semblent assez divisés, du reste, quant



Le fort de Manonviller, en Meurthe-et-Moselle.

au meilleur système de fortifications, et tandis que le général Brialmont, à qui sont dus les ouvrages de Liège, Namur et Anvers, préconisait les canons en coupole comme les plus propres à opposer aux batteries de l'attaque une très longue résistance, le général Langlois réclamait l'adoption des grands ouvrages « offrant de longues lignes d'un profil léger, bien protégées par de grandes surfaces de



Une coupole du fort de Manonviller arrachée par l'explosion d'un obus.

défenses accessoires, appuyées en arrière par un grand nombre de bouches à feu masquées.

C'est, d'ailleurs de l'avis des spécialistes en la matière, dans ce dernier sens que les ingénieurs devront désormais diriger leurs travaux. Et ne faut-il pas se ranger à leur avis lorsque, depuis le commencement de la campagne, la lign.



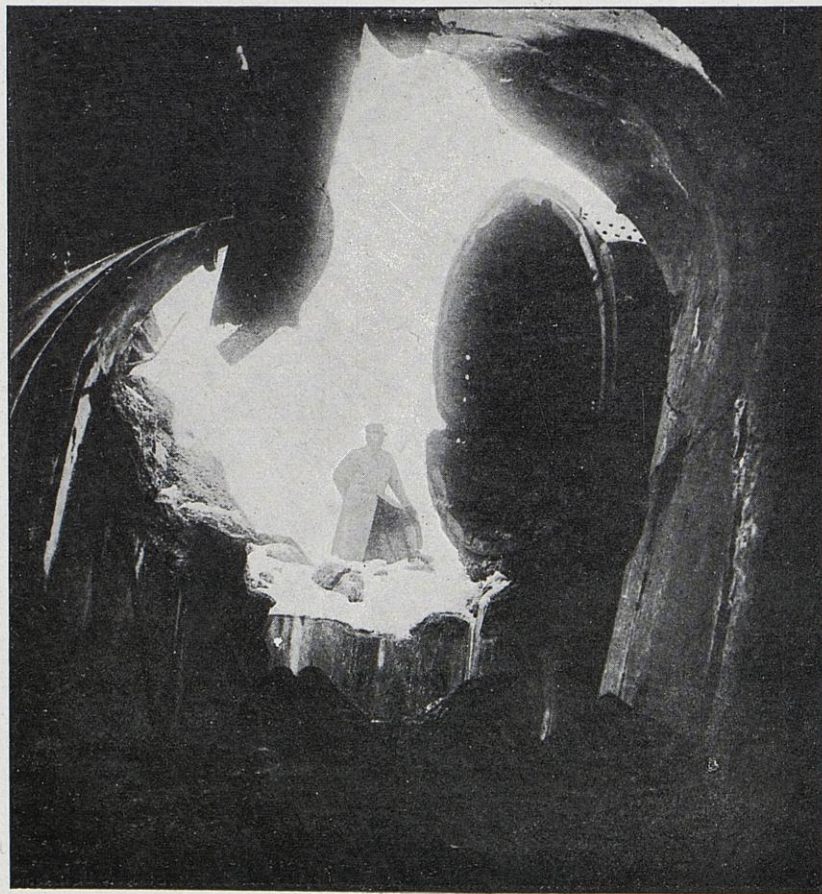
Un canon du fort tordu par les obus.

des fortifications de Liège n'a pu, malgré tous les efforts des héroïques Belges, réussir à arrêter la marche des envahisseurs ; lorsque, enfin, la place d'Anvers, qui, de tout temps, avait passé pour inexpugnable, fut assez rapidement occupée par les Allemands. Songeons, toutefois, que ce n'est pas en vain que Vauban donna jadis à la France « une ceinture de fer » qui la préserva de l'invasion. Songeons, en outre, que plus nous constatons de progrès dans les moyens d'attaque, plus il s'impose à ceux qui se défendent d'en réaliser d'équivalents. Sans doute, ce nouvel état de choses nécessitera-t-il de nouvelles tactiques dont il est urgent de se préoccuper et auxquelles les techniciens devront s'appliquer à donner une prompt solution.

En attendant, jusqu'à ce jour, nos grands camps retranchés : Verdun, Toul, Epinal, Belfort sont restés intacts.

Seuls, quelques forts isolés, tel celui de Manonviller, ont été bombardés et détruits. En revanche, celui de Troyon est resté entre nos mains, et sa défense constitue un beau fait d'armes de plus à notre actif.

Pour avoir trop compté sur le respect de la neutralité de la Belgique, la réfection et la mise au point de l'organisation défensive du Nord avait été assez négligée depuis 1870, et c'est de cette faute que les armées du Kaiser ont profité. Mais, à notre frontière orientale, nous avons été plus prévoyants et, de ce côté, nous déjouons victorieusement les attaques. Verdun tient sous sa menace la région de la Meuse et cette place, qui semble hypnotiser les assaillants, déconcerte toutes leurs prévisions alors qu'ils comptaient s'en rendre aisément maîtres, ainsi que de nos autres places fortes de l'Est. — AUG. B.



Une curieuse apparition à travers une coupole éclatée du fort.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Au cours de la semaine du 26 juin au 3 juillet, nous avons sur certains points amélioré nos positions, complété par quelques acquisitions nécessaires les gains de terrain précédemment réalisés, organisé la défense des localités enlevées à l'ennemi, en retournant en sens inverse le front de combat. Mais nous n'avons nulle part entamé aucune nouvelle action offensive d'ensemble; excepté toutefois en Alsace, sur un théâtre de guerre accessoire, en ce sens que son objet principal est de couvrir notre flanc droit de Lorraine,



LA RÉGION DE LA FECHT

sur la Meurthe et vers la Vezouze. Nous avons donc accentué notre avance dans la vallée de la Fecht, au delà de Metzeral, dans la direction de Munster. Nous avons réussi à y gagner du terrain sensiblement, malgré de sérieux efforts tentés par l'ennemi pour s'y opposer. Ailleurs, nous avons eu à subir un peu partout de nombreuses attaques, que nous avons repoussées sans exception, en infligeant à notre adversaire de lourdes pertes.

La plus vigoureuse de ces attaques est celle qu'il a prononcée en Argonne, dans le bois de la Gurie, sur un front s'étendant vers l'est au delà du pavillon de Bagatelle, et à l'ouest au delà même de la lisière de la forêt, à cheval sur la route qui de Vienne-le-Château court au nord et passe à Binarville. Les Allemands n'y ont pas employé moins d'un corps d'armée, avec deux divisions combattant en première ligne. Ces troupes se sont lancées à l'assaut de nos positions après une longue et intense préparation d'artillerie, pour laquelle ont été mis en œuvre les gros calibres, dont les lourds projectiles d'écrasement creusent dans le sol d'énormes entonnoirs, et aussi les projectiles chargés de gaz asphyxiants. Sous ce déluge de fer et de poison, nos troupes ont quitté leurs tranchées de première ligne pour se replier sur une seconde ligne plus forte et préparée en prévision d'événements de ce genre. Là, elles ont arrêté net les attaques d'infanterie; puis, elles ont pris l'offensive à leur tour et ont rejeté les Allemands. Elles ont ensuite repris le terrain, en laissant de côté les emplacements bouleversés de la première ligne, qui ne sont plus en état d'être occupés avec avantage pour le moment.

La leçon qui se dégage une fois de plus de ces faits est la suivante :

D'abord : nécessité de développer pour ainsi dire sans limite les moyens d'action les plus puissants comme artillerie de gros calibre, capable d'écraser les ouvrages allemands. Nous en avons, et certes elle fait de bonne besogne; mais nous n'en aurons jamais trop. Ne pas négliger non plus l'emploi des gaz et autres moyens accessoires dont l'ennemi ne se fait aucun scrupule de se servir. D'autre part : nous devons assurer la solidité de nos lignes, en les fortifiant d'ouvrages disposés en profondeur, de sorte que si une tranchée devient intenable sur un point, ou si par un coup de surprise elle tombe au pouvoir de l'ennemi, aucun trouble ni aucun danger pour l'ensemble ne puisse en résulter. Enfin, nous devons également employer, pour assurer dans les meilleures conditions, l'impenétrabilité de nos lignes, toutes les défenses passives, telles en particulier que les fils de fer, qui sont reconnus du meilleur usage. Il paraît que les Allemands songent à créer devant eux des zones de *terrons de bouteilles*; il y a là une idée à creuser.

Notre système à la fois offensif et défensif devrait aussi être complété par une utilisation

beaucoup plus générale de la guerre aérienne. Les dirigeables ne paraissent pas d'une réelle utilité; ils sont trop vulnérables. Mais les avions blindés et portant des projectiles, employés en escadrilles et même en escadres, peuvent jouer un rôle de premier ordre contre les rassemblements ennemis pendant le combat, et aussi contre la batterie, surtout contre l'artillerie lourde agissant à distance.

L'outillage intensif d'une guerre qui peut encore se prolonger longtemps s'impose sous toutes les formes; tout le monde l'a compris. Assurer une défensive de tout repos ne peut nuire en rien à nos actions offensives; au contraire. C'est une mesure qui leur donne plus de liberté et plus de sécurité. Elle permet aussi d'y employer plus de monde, en en laissant moins à la garde des positions de défense que leur force naturelle ou artificielle dispense d'occuper aussi solidement.

Un autre emploi judicieux de l'aviation est celui qui en a été fait contre la ville de Carlsruhe. Avec une singulière naïveté, les Allemands se plaignent de subir une fois ce qu'ils ne cessent de mettre en pratique contre les villes ouvertes et les populations paisibles. Il faut qu'à toute expédition de taubes et de zeppelins, soit chez nous, soit en Angleterre, réponde immédiatement, à titre de représailles, le bombardement d'une ville allemande.

Sur le théâtre oriental de la guerre, la situation s'est peu modifiée jusqu'aux premiers jours de juillet. La retraite des Russes par leur aile droite et leur centre en Galicie est méthodique et très lente. Leur gauche est toujours sur le Dniester, ne cédant peu à peu au mouvement de repli que par les parties où elle touche au centre, c'est-à-dire au sud de Lemberg. Les affluents de gauche du Dniester, favorablement disposés par leur direction nord-sud, donnent autant de positions de retraite qui permettent de ne quitter chaque secteur du fleuve qu'au moment voulu, en étendant le mouvement peu à peu de la droite avec la gauche. A toute occasion, pendant cette lente retraite, les retours offensifs des arrière-gardes contiennent l'ennemi et lui infligent des pertes importantes. Ainsi, la ligne du Bug, qui paraît bien être celle où nos alliés préparent leur installation, reste encore à atteindre. Quant à la suite de la campagne, nul ne peut prévoir ce qu'elle sera. Nos informations sont insuffisantes; nous ignorons surtout à quel point les Russes peuvent être progressivement ravitaillés en matériel, en armes et en munitions. Cette question reste la principale. Quant à s'imaginer que la Russie est fatiguée de la lutte et qu'elle désire la paix, le rescrit de l'Empereur prouve le contraire. Les Russes estiment que pour eux la guerre commence et qu'elle ne battra son plein qu'au cœur de l'hiver. Les Allemands sont d'ailleurs si bien convaincus qu'ils n'auront raison ni d'eux, ni des Italiens, ni de nous, qu'ils préparent sans hésitation la campagne d'hiver.

En ce qui concerne l'Italie, j'ai peu de chose à ajouter à ce que j'ai dit précédemment. Le mauvais temps dans la montagne, les difficultés du terrain, favorable à la défensive autrichienne, ne permettent pas aux opérations de prendre une allure rapide; mais, dans l'ensemble, elles restent toujours en faveur de nos alliés. L'Italie non plus ne songe pas à atteindre tel objectif restreint et à conclure la paix ensuite. Quand bien même elle occuperait le Trentin et l'Istrie, elle ne déposerait pas les armes. L'occupation du Trentin, au moins en partie, s'impose; c'est une nécessité stratégique, j'ai déjà dit pourquoi. Quant à l'Istrie, Trieste, Fiume, Pola, il n'y a pas à s'en occuper. Après Gorizia, les Italiens marcheront sur Ljubljana et alors l'Istrie, tournée, isolée, tombera d'elle-même. La possession finale de Trieste et celle du Trentin ne dépend pas de leur conquête directe, mais bien des conditions de la paix à conclure avec l'Autriche.

Donc, si l'Italie opère dans le Trentin, c'est pour des raisons stratégiques, en vue de supprimer une menace, et non pour s'assurer la possession future du Trentin. Elle ne s'occupe pas de Trieste, parce que la valeur stratégique de Trieste, dans les conditions actuelles de la guerre, est à peu près nulle.

Général BERTHAUT.

LA BIENFAISANCE A PARIS
PENDANT LA GUERRE (Suite)

LES ŒUVRES MILITAIRES

Il est de toute évidence que les secours aux blessés ou malades devaient, avant toute autre préoccupation, être l'objet de la sollicitude des pouvoirs publics et de l'initiative privée. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la quantité des établissements hospitaliers qui ont été mis à la disposition de nos braves soldats sur le territoire du gouvernement de Paris.

Il faut citer d'abord les quatre hôpitaux militaires, le Val-de-Grâce avec 1.670 lits, l'hôpital

Villemin (rue des Récollets) avec 600 lits, l'hôpital Bégin, à Saint-Mandé (850 lits), plus spécialement consacré aux soldats malades, et enfin l'hôpital Dominique-Larrey, à Versailles, avec 760 lits. A ces quatre grands établissements de l'Etat il convient d'ajouter les hôpitaux complémentaires qui en sont les annexes, hôpitaux constitués généralement par des particuliers. Il y a eu là des élans de charité dont on ne fera jamais assez l'éloge.

La seconde catégorie sanitaire se compose des 1.568 hôpitaux auxiliaires de la Croix-Rouge française, hôpitaux parmi lesquels 301 sont situés à Paris. Les citer serait une tâche impossible. Il y aurait là des trésors de bonté, de générosité et d'abnégation féminines à mettre en lumière. Je mentionnerai cependant l'hôpital des *Annales*, les hôpitaux nombreux institués par MM. de Rothschild frères, l'ambulance instituée à l'hôtel Lutetia sous la vigilante direction de Mme Edouard Desfossés, l'hôpital du Grand-Palais, où par les soins dévoués de Mmes Fasquelle, Edmond Guiraud, Abrier, etc., nos blessés grièvement atteints



Mme Pérouse et l'état-major de l'Union des Femmes de France.

sont remis sur pied grâce à des installations électriques et mécanothérapeutiques de tout premier ordre.

La Croix-Rouge française c'est-à-dire le groupement des trois grandes sociétés de secours aux blessés, mérite qu'on s'y arrête. Le total des lits que ces trois œuvres ont mis à la disposition du Service de santé dépasse 104.000. Voici quelques détails sur la tâche qu'elles se sont imposée.

La Société française de Secours aux Blessés militaires (siège : 21, rue François-I^{er}), comprend 491 comités et compte 112.000 membres. Elle a créé à Paris 20 permanences, 93 postes de secours, 89 infirmières de gares, 45 cantines de gares; elle a recruté 7.000 infirmières et 12.800 infirmières auxiliaires. Mais là ne se sont pas bornés ses efforts. On lui doit aussi la fondation d'un hôpital-école, de l'hôpital Elisabeth qu'elle a offert au roi des Belges à Calais, de 65 ouvriers établis à Paris. 68 voitures automobiles et 7 voitures à chevaux font le transport des blessés; un hôpital pour les contagieux à Clermont (Oise), un hôpital pour les mutilés, une maison de convalescence pour les officiers au Mont-des-Oiseaux, une autre pour les sous-officiers et soldats à Vichy, une agence des prisonniers de guerre, une œuvre du Vêtement du prisonnier, etc., etc., telles sont les multiples formes de la bienfaitrice activité de cette Société.

Non moins beau est le rôle de l'Association des Dames françaises (siège : 12, rue Gaillon), qui compte 50.000 membres. On lui doit l'entretien de trois permanences à Paris, de 20 ouvriers ou ateliers. Elle a formé 9.500 infirmières et 12.000 auxiliaires. Son rayon d'action est à peu près le même que celui de la précédente Société.

L'Union des Femmes de France (siège : 16, rue de Thann), est un groupement encore plus important avec ses 88.245 membres répartis en 325 comités. A l'Union des Femmes de France on doit la mise en service de 30 cantines de gares, de 20 ouvriers, de 71 voitures automobiles dont 60 dans la zone des armées et 11 à Paris, de 2 voitures de radiographie, de 4 péniches-ambulances, plus deux autres offertes, l'une par la colonie danoise de Paris, l'autre par la colonie française de Pétrograd. L'Union des Femmes de France compte 9.749 infirmières et 18.700 aides-infirmières. Elle a le mérite d'avoir établi le premier service de renseignements sur les blessés et les disparus.

Quand les blessés et les malades soignés par la Croix-Rouge sont en convalescence, ils reçoivent les bienfaits d'une nouvelle Société, l'Œuvre d'assistance aux Convalescents militaires, rattachée au Ministère de la Guerre. Cette œuvre a été fondée par la comtesse Greffulhe et M. Maurice Bernard, l'avocat bien connu. Elle a pour but d'hospitaliser dans tous les établissements de convalescence du territoire français les militaires qui ne peuvent aller achever leur guérison chez eux. Dans le seul camp retranché de Paris, elle comprend plus de cinquante maisons, soit près de 450 lits. L'idée de cette œuvre répondait à un vrai besoin.

(A suivre).

Louis SCHNEIDER.

LES LIVRES NOUVEAUX

Qui donc prétendait que le Français n'a pas la tête épique ? Il a non seulement la tête épique, mais le cœur, et nos soldats, de l'homme de science à l'humble fils du terrien, ne créent-ils pas, depuis des mois, de l'épopée avec la pointe de leur baïonnette ? Les magnifiques actions qu'ils accomplissent on en ignorera la plupart : elles sont trop ! D'un bout à l'autre de l'immense front il y aura eu tant de héros parmi les fracas du tonnerre, l'éclatement des marmites, des shrapnells, à travers les chûtes de neige, les averse froides, que nulle Iliade ne parviendrait à les célébrer, nul Homère n'aurait assez de souffle pour les chanter. Ah ! comme elles se sont affirmées les vertus caractéristiques de la race au milieu des souffrances et des épreuves. La France est redevenue la France et, toujours, partout, même aux instants les plus périlleux, a retenti cette vieille et virile gaité française sonnante comme le clairon de la victoire, qui étonnait et terrifiait l'ennemi.

Les grandes et belles actions exécutées par nos frères, nos parents, nos amis, ouvrez le livre de M. Charles Le Goffic : *Dixmude*, admirablement illustré par Huygens, et vous en concevrez une idée plus haute que celle que vous vous en formiez déjà. *Dixmude* est un épisode de l'histoire des fusiliers marins qui ont été le premier et le plus solide élément de la longue défensive qui portera un jour le nom de victoire de l'Yser. Ne cherchez dans ce volume ni l'ode, ni la prosopopée, ni les fleurs du style, ni les ressources de la rhétorique : l'éloquence jaillit des faits. Et ils sont de telle nature que par instants, — à de nombreux instants, — on se croirait transporté en pleine légende, dans une de ces légendes parvenues du fond des âges où les hommes étaient encore presque des dieux. L'effort demandé dans les *Thermopyles du Nord* à la brigade commandée par le contre-amiral Ronarc'h a été quasi surhumain. Cette poignée de braves l'a opéré simplement, naturellement, sans même songer peut-être à regretter comme les Celtes de Salambô : *trois pierres brunes au fond d'un golfe rempli d'îlots*. Un frisson vous saisit à parcourir ce volume émouvant jusqu'aux larmes, passionnant jusqu'à l'enthousiasme. M. Le Goffic en l'écrivant n'a pas seulement ajouté un chapitre au livre d'héroïsme de la Bretagne, il a ajouté une page au livre d'or de la Patrie.

Cet effort enragé qu'il fallut soutenir le long des rives du petit fleuve tributaire de la mer du Nord, M. Marcel Dupont nous en fournit lui aussi une preuve dans ses *Impressions d'un officier de légère : En Campagne*. A l'exemple de tant d'autres il avait quitté ce qu'il aimait : avec la joie débordante de tous à la pensée de réaliser enfin le rêve de sa vie. Son esprit toutefois demeurait, à travers les dangers et les incidents des batailles, fixé sur la chère maison familiale et c'est à ceux qu'il y laissait qu'il a adressé ses souvenirs d'heures de combats et de bivouac. M. Dupont débute dans les lettres et avec bonheur. Sa simplicité charmante et captive ; les tableaux qu'il peint sont d'une vérité saisissante, ils possèdent d'autant plus d'attraits qu'il n'y entre nul métier, qu'ils sont brossés ainsi qu'ils ont été vus, sous le coup de l'émotion sincère que doit ressentir une âme palpitante de douleur devant le présent tragique, tressaillant de foi et d'allégresse à la perspective du demain triomphal.

Paul d'ABBES.

ÉCHOS

SUR LA MORT D'UNE ARTISTE

L'art musical français vient de faire une perte douloureuse et considérable avec la mort de M^{lle} Suzanne Vorska. Cette charmante jeune femme avait obtenu un succès magnifique dans ses concours du Conservatoire, en 1912 ; depuis, après avoir chanté au théâtre des Champs-Élysées, elle était entrée à l'Opéra-Comique et s'y était placée tout de suite au premier rang.

Manon, délicieuse, interprète délicate des *Amoureux de Catherine*, M^{lle} Vorska était appelée au plus brillant avenir, car

LA SEMAINE

PETIT AVANT-PROPOS

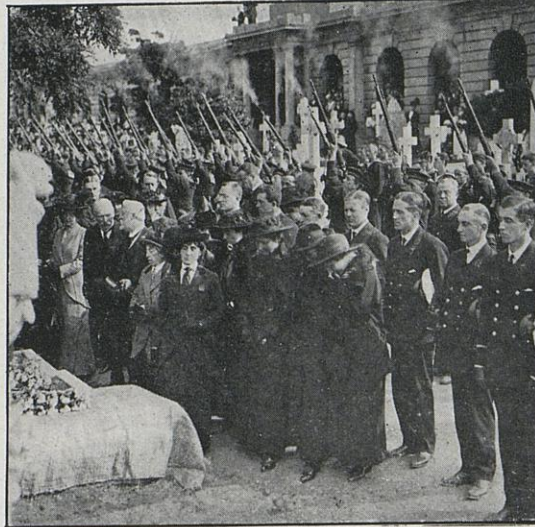
Nous ne saurions constater sans orgueil que nous vivons une des heures les plus poignantes de l'histoire humaine. Nous étions si peu faits semble-t-il pour un tel destin que notre esprit et notre vocabulaire se trouvent du même coup pris au dépourvu. Les phénomènes dépassent notre capacité de sentir, notre faculté d'expression et l'imagination, eût dit Pascal, se lasse plutôt de concevoir que la réalité de fournir.

Quant à nos grands mots dont l'attirail se rouillait au fond des rhétoriques, ce sont des armures dont s'accroche mal la simplicité sobre et forte des faits vivants. Le style de guerre reste à découvrir ; il nous sera révélé sans doute aux jours de paix — comme la guerre elle-même. Nos poilus, eux, font de l'héroïsme par une naturelle adaptation — sans le savoir — « Je vais à la tranchée ainsi que j'allais au bureau », écrivait l'un. Ce qui prouve, en passant, qu'on eut tort de mépriser cette nation de fonctionnaires.

Cependant une guerre qui mêle si étrangement la folle chevalerie à la chimie industrielle et l'élan au calcul n'est point limitée à ses gaz et à ses foudres, à ses attaques et à ses progressions. Que le canon tonne sur les rivages dorés où brillaient les cnémides, que les vapeurs bromées empestent où l'ambrosie révélait la présence des dieux, que l'aigle romain, l'aigle des batailles que suivent le glaive et le droit enserme l'oiseau bicéphale d'un sinistre blason, là n'est point la merveille et le prodige. D'autres peuples qui ont un illustre passé sont venus, d'autres viendront encore aussi nobles, aussi résolus. Mais s'il est vrai que la fin de

l'homme soit une conscience toujours plus haute et plus claire, une possession plus parfaite des choses et de soi, ce qui se joue à présent sur la carte du monde c'est toute la raison d'être de l'humanité. La grandeur de l'enjeu fait l'angoissante beauté de la lutte.

Sans doute, il y eut des moments dans



Les obsèques en Angleterre de l'aviateur Warnford, mort d'un accident sur l'aérodrome de Buc.

la vie des peuples, où des civilisations riches, fortunées, radieuses semblaient près d'atteindre l'équilibre suprême et harmonieux. Alors de sombres ruées fondaient sur les pays de lumière. Les chars des barbares emportaient les captives et les statues des dieux, la science et le charme, mais parmi les ruines accumulées l'espérance, un matin de printemps, relevait les portiques et les foyers. Souvent ainsi l'histoire a vu l'éphémère

triomphe des hommes de proie et de nuit. L'assaut qu'ils ne cessent de mener contre les puissances du jour et du bien emplissent les mythologies comme les annales humaines.

Jamais cependant ne s'était engagé avec cette brutalité grandiose le procès de la barbarie contre le droit, de masse contre la fine raison, du pédantisme contre la beauté. Le triomphe de l'Allemagne eût été l'anéantissement des plus beaux rêves. Nous avons eu la chevalerie, les croisades, la Révolution. Tout cela exaltait l'âme au-dessus de la guenille. Le Français naissait libre et noble, la terre de chez nous, qui est titrée, nous conférait une « gentillesse » naturelle et tout ce qui pense, créé, tout ce qui aime et qui croit était avec nous. Notre idéal s'enrichissait de tout l'idéal humain. Or, cela, sous le souffle des brutes, un instant a paru vaciller.

C'est pourquoi sous l'apparence et la diplomatie, il n'est pas aujourd'hui de peuple neutre, pourquoi il ne saurait y en avoir. Toute nation dans le début a la parole, tout homme dans le conflit saisit son arme. C'est sur notre terre que se concentre à cette heure la pensée et la sensibilité du monde.

Aussi nous voudrions chaque semaine essayer de recueillir à cette place l'écho du sentiment universel, nous voudrions que cette modeste chronique — selon les hasards de la guerre, la censure et la précarité des jugements — fut comme le bulletin psychologique et moral de la semaine. Écoutons la rumeur qui s'élève autour de l'arène ; nous le pouvons avec fierté. Si les « poilus » qui se battent laissent le civil se parer de leur gloire peut-être le malheureux « tiendra-t-il ».

J. DE BARONCELLI.

elle possédait les qualités de voix et de méthode les plus belles, auxquelles elle joignait un fervent amour de son art et une grâce, une distinction parfaites.

Brusquement elle vient de disparaître ; elle manquera cruellement à l'heure où il va s'agir pour nos jeunes compositeurs d'affirmer la suprématie de l'art et du goût français. P. M.

LA SAISON THERMALE ET TOURISTIQUE

Nous ne saurions assez le redire : la France possède des eaux pour ainsi dire uniques et, puisque la guerre est venue nous rappeler toutes les richesses qui sont nôtres, nous devons de plus en plus faire connaître nos jolies stations françaises, déjà si renommées.

Et, proclamons-le avec nos savants : « Toutes les maladies peuvent être soignées en France dans nos stations thermales, qui peuvent rivaliser avantageusement avec celles de l'autre côté du « Rhin ! »

PLOMBIÈRES-LES-BAINS (VOSGES)

Quel est le touriste qui, visitant l'est de la France, ne fait pas figurer dans son programme la jolie station de Plombières, située au sud du département des Vosges. Son altitude et celle de ses environs immédiats varient entre 456 et 700 mètres.

La beauté de son site, l'air pur de ses montagnes, le charme de ses promenades, ses hôtels confortables, ses villas élégantes, ses nombreuses maisons meublées et, surtout, l'efficacité du traitement, expliquent la vogue croissante de cette station. De tout temps, la cure thermale de Plombières fut renommée et maints personnages, des plus illustres, y séjournèrent.

La ville possède 27 sources chaudes fournissant 750.000 litres d'eau en vingt-quatre heures. Ces eaux, dont la température atteint jusqu'à 81 degrés, ont « une radioactivité puissante » ainsi qu'il ressort des travaux de P. Curie et de Laborde. Ces 27 sources alimentent sept établissements répartis en trois classes, de tarifs différents. Le traitement consiste en bains, étuves, massages, inhala-

tions et dans l'usage des eaux prises en boisson.

Pour les irrigations intestinales ou douches horizontales, l'installation que possède Plombières est unique. Ses appareils à pression constante permettent des lavages du gros intestin avec le minimum de pression ; c'est un dosage mathématique du lavage intestinal.

On traite à Plombières, principalement : les maladies de l'intestin et de l'estomac ; le rhumatisme ; les affections des voies respiratoires ; les maladies des femmes et du système nerveux.

La saison dure du 15 mai au 30 septembre. E. D.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure SITUATIONS, véritable guide pour le choix d'une carrière est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

LA CUISINE ET LA TABLE

Il y aurait beaucoup à dire sur le rôle « civilisateur » de la cuisine. En masquant par d'ingénieux décors ou de savants procédés de cuisine l'aspect, je dirai cruel des viandes dépecées, l'art de la cuisine contribue, j'en suis persuadée, à l'adoucissement des mœurs.

Si vous comparez, ce que j'appellerais les peuples à plats saignants aux peuples à sauces vous verrez que le caractère de ces derniers est plus policé ?

L'influence des mets et de leur présentation est considérable et ici encore l'aphorisme de Brillat-Savarin revient, lumineux, à la pensée du physiologiste : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ».

POPOTE.

Tarte aux pruneaux.

Cette tarte se compose d'une pâte levée et d'une garniture de pruneaux.

Pour la pâte, mettez dans une terrine deux pincées de sel et une goutte d'eau

tiède, ajoutez-y gros comme deux œufs de beurre frais et faites fondre le tout, doucement sur le coin du feu. Retirez la terrine du feu, cassez-y un œuf, mêlez-y une cuillerée de crème épaisse et battez bien le tout. Versez-y ensuite un demi-verre de lait tiède, l'autre moitié du lait servira à délayer gros comme une noix de levure que vous mêlerez au reste. Ajoutez-y peu à peu de la farine jusqu'à ce que vous puissiez travailler la pâte sur la planche. Puis roulez la pâte et placez-la sur une tourtière beurrée, couvrez-la d'un linge et laissez-la lever pendant trois heures environ dans un endroit chauffé. Faites-la cuire au four à bon feu sans la garniture pendant quinze à vingt minutes. D'autre part ayez à peu près une livre de très beaux pruneaux, mettez-les sur le feu avec un verre de bon vin blanc, et quatre à cinq cuillerées de sucre.

Lorsque les pruneaux sont cuits et qu'ils sont très gonflés, retirez-les et faites réduire le jus.

Rangez les pruneaux sur la tarte refroidie, arrosez avec le sirop également froid.

MÉNUS

Déjeuner.

Harengs marinés au vin blanc
Côtelettes de veau aux câpres
Flageolets au jus
Tarte à la crème

Dîner.

Potage aux tomates
Barbue sauce crevettes
Filet de bœuf aux olives
Terrine de lièvre
Salade
Cardons au jus
Tarte aux pruneaux

ou bien :

Potage au riz à la peluche de cerfeuil
Saumon à la hollandaise
Côte de bœuf jardinière
Pintade rôtie
Salade
Mousse aux fraises

Communiqué Officiel

Il est permis de dire qu'un "obus explosif nouveau" est venu récemment décupler la puissance de nos canons.....

ce pachy-
achèvent
Evidem-
ntira, car-
se prome-

camarades
se mala-
nommé
D, et qui
Et com-
dans la
ni n'était
s que je

regren
de dé
Pour
a com
modifé
Mais
sement
Driant
commi
de n
d'une
pas ex
tier, m
lés à c
ment n
Déjà,
l'appel
avaient



Demandez le nouveau catalogue illustré et échantillons copieux contre 0^{fr}.50 à P. THIBAUD & C^{ie} 7 et 9 Rue La Boétie... PARIS
Concessionnaires Généraux de D. & W. GIBBS L^{td}. Maison fondée à Londres en 1712



La mission éternelle de la femme est de plaire; elle doit donc faire tout pour acquérir ou augmenter en elle la beauté, promesse de bonheur.. ..

La FLOREÏNE, Crème de Beauté, rend douce, fraîche, parfumée la peau des mains et du visage

La Crème FLOREÏNE donne et conserve au teint la blancheur, la fraîcheur, le velouté et l'incarnat incomparables de la jeunesse.. .. .

Son invisible présence attire tous les hommages et dégage, en même temps qu'un parfum discret, un charme bienfaisant.

Piolet SAVON ROYAL DE THRIDACE
PARIS SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins d'Hygiène de la Peau et de Beauté du Teint.



OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

POUR NOS SOLDATS
Envoyez-leur LE
BRACELET D'IDENTITÉ

Breveté S. G. D. G. — En maroquin
Renfermant une pochette intérieure contenant, avec tous les renseignements d'identité, l'adresse de la famille.

Les militaires peuvent y placer leur médaille réglementaire
En vente partout.

Gros : COMPTOIR ANGLO-FRANCO-BELGE
45, rue La Fayette.

Se fait également en BRACELET PORTE-MONTRE

"Heure Exacte"
est donnée par les
"CHRONO-COQ"
Chronomètres "NATIONALE"
Chronomètres "MAXIMA"
en Acier, Métal, Argent et Or
MONTRES réglées aux TEMPERATURES
d'une Solidité et d'une Régularité parfaites
Médaille d'Or, Concours Officiel de l'Observatoire de Besançon
FABRIQUÉS PAR LE
G^d COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE
ÉDOUARD DUPAS, BESANÇON
ENVOI FRANCO DE L'ALBUM ILLUSTRÉ N° 47
PRIME A TOUT ACHETEUR

PORNICHET - HOTEL DE FRANCE
(Loire-Inférieure)
PRIX SPÉCIAUX POUR FAMILLES
ET CONVALESCENTS (T. C. F.)

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS CAPITAL : 200 MILLIONS DE FR.
Siège Social : 14, rue Bergère.
Succursale : 2, Place de l'Opéra.
Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des Lettres de Crédit circulaire payables dans le monde entier auprès de ses Agences et Correspondants, ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications, d'où commodité et sécurité.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MÉDITERRANÉE

Relations entre Paris, Evian et Chamonix.

A partir du 30 juin, le train express de nuit (1^{re} et 2^e classes) qui, depuis le 14 juin, assure les relations entre Paris et Evian, comportera des places de lits-salon avec et sans draps et de couchettes. Il aura, en outre, une correspondance rapide pour Annecy, Saint-Gervais-les-Bains et Chamonix.

Lits-salon entre Paris et Saint-Gervais.

Paris	dép.	21 h. 05
Evian-les-Bains	arr.	9 h. 46
Annecy	arr.	7 h. 51
Saint-Gervais-les-Bains	arr.	10 h. 14
Chamonix	arr.	11 h. 33

(Un sauf-conduit est absolument nécessaire pour se rendre dans le département de la Savoie et de la Haute-Savoie).

CHEMINS DE FER DE L'EST

Reprise de la délivrance des billets de famille (vacances).

A l'occasion de la saison thermale et des vacances, la délivrance des billets d'aller et retour de famille dits « de vacances » est reprise depuis le 1^{er} juillet :

a) Dans les relations entre elles des gares du réseau de l'Est qui sont desservies par des trains de voyageurs (Tarif spécial G. V. n° 6) ;

b) Dans les relations entre ces mêmes gares, d'une part, et les gares des réseaux de l'Etat, du Midi, de l'Orléans, de l'Ouest et de P.-L.-M., d'autre part (Tarif commun G. V. n° 106).

Ces billets comportent pour les membres d'une même famille en sus des deux premiers des réductions de 50 0/0 pour la troisième personne, 75 0/0 pour la quatrième et les suivantes.

RHUM ST-JAMES



« St James
ce prestigieux pays des Antilles est le lieu
d'origine des premiers Rhums du Monde. »